

Questions à Rémi Guillaumeau

Par Pierre Léger
Photos Yvon letrange

Pierre Léger : Rémi, j'aime beaucoup le titre de votre livre « Demain, j'aurai mille ans ». (je te dis vous car vous êtes deux).

Considérant l'énergie que notre époque investit dans les titres, les logos et les slogans, je me demande parfois si on ne pourrait pas se contenter de lire les titres : " Que ma joie demeure ", " Adieu vive clarté ", " Après moi le déluge "... En bref, pourquoi ce titre ?

Rémi Guillaumeau : Je n'ai pas choisi ce titre. Ce titre s'est imposé comme une évidence au moment où j'ai transcrit l'histoire du Juif Errant... L'explication est venue après : la figure du Juif Errant est celle de l'exclus, du réprouvé, du marginal, à la fois écarté de la société présente et terriblement attirant pour sa connaissance d'un ailleurs du monde.

Cette figure est née en plein Moyen-Age, il y a presque mille ans. J'ai pensé aussi à une autre figure du Moyen-Age, présente au tympan de cathédrales, sur les livres d'heures, dans les danses macabres... : le laboureur. As-tu remarqué que le laboureur est le seul à rester à l'écart de la ronde mortelle de la Ferté-Loupière ? Cela tend à confirmer l'assertion de Maurice selon laquelle le " pied de chou " est indestructible.

" Il mourira jamais " comme dit l'autre.

Et ça va sans dire, le laboureur, en ces temps d'accélération cyberculturelle, a pris un sacré coup de vieux sous sa casquette.

D'où ce sentiment d'urgence

à semer avant le dernier hiver du millénaire ces quelques grains de parole, avec l'espoir qu'ils pourront lever dans les printemps du millénaire suivant. Je ne me fais pas d'illusion sur le succès d'un ouvrage de ce genre. La germination sera longue, avant que cette littérature de la voix, cette philosophie de la sphère pédestre soient goûtées par de nouveaux contemporains. Mais nous sommes patients. Le livre peut aussi attendre mille ans.

Le talent de raconteur de Maurice Digoy dépasse le simple statut de conteur. Je le considère vraiment comme un littérateur de parole, un cousin de Jean Giono (Cœurs Passions Caractères) de Bruce Chatwin (En Patagonie), de Paul Auster (Le Carnet rouge, Le Livre de la mémoire), d'Hentri Pourrat (Le Trésor des contes), de Jules Renard (Histoires naturelles), de Georges Sand (Légendes rustiques)... on pourrait ainsi multiplier les références.

J'ai voulu partager avec nos contemporains l'expérience de ce regard et de cette parole paisibles, accordés avec la nature et le passé, le regard d'un homme humble, " sans ambition ", mais conscient et respectueux de sa modeste condition humaine. Les gens pauvres ont en général d'autres soucis que celui d'écrire ou de raconter leur vie. Un témoignage comme celui de Maurice a un double intérêt : c'est une archive rare sur la pensée et les savoirs d'un petit paysan du xx^e siècle finissant, et c'est un corpus original de langue régionale et de littérature orale. J'ai été influencé par la lecture d'un grand nombre de volumes de la magnifique collection " Terre Humaine ", dont les auteurs nous ont autorisé à percevoir la parole des " sans grades ", " gens de peu ", ou " peuples premiers " comme porteuse d'autant de savoir, de

sagesse et de réflexion que celle de nos grands intellectuels.

P.L. : Ce livre, par son existence même (mais également l'ensemble de ton cheminement intellectuel) démontre bien l'abondance, la richesse et la variété de la littérature orale. L'intérêt patrimonial, ethnologique voire folklorique de cette littérature fait aujourd'hui consensus. C'est autre chose que de dire cette mémoire vive et donc de toute modernité. Pourrais-tu développer ta conception de la mémoire ?

R.G. : La mémoire ne peut être que vive ; pour se souvenir, il faut être en vie. La mémoire est un acte, pas un état. Un mort ne se souvient plus. La mémoire est une archéologue qui reconstitue des souvenirs (des atomes de récit) à partir de traces sensorielles auditives, olfactives, visuelles, émotionnelles, chimiques ou électromagnétiques, posez la question à votre neurologue préféré. C'est un acte qui porte à la fois sa part de subjectivité dans le choix inconscient de certaines traces plutôt que d'autres, dans les multiples options de reconstruction évoluant avec le temps... et à la fois sa part de logique critique, sociale dans la confrontation aux souvenirs d'autrui, ou personnelle dans une certaine éthique de la vérité.

Dans ce livre, j'ai essayé de laisser au lecteur un peu de cette liberté de reconstruction, en évitant de lui proposer un cadre disciplinaire et en assumant ma présence subjective : " je te le rends comme on me l'a donné, par bribes, par trottés : à toi à refaire ça comme tu voudras ". La tradition c'est cette incessante reconstruction du passé dont nous avons besoin pour justifier le présent, à partir de bribes entendues, lues, vues, écoutées ou reçues inconsciemment. La tradition, c'est assumer un héritage qu'on s'est en grande partie choisi. C'est construire sa maison avec les matériaux qu'on a sous la main. Certains aiment le béton armé. Je préfère une pacifique cabane.

P.L. : Parlons un peu de toi. Tu es musicien, conteur, animateur, collecteur, ethnologue... et j'en passe ! Tu es à la fois clown et universitaire, acteur et observateur de ta propre culture. Objectivité et subjectivité étant dans le même bateau comment tiens-tu la barre ?

R.G. : Question impertinente ! Objectivité tombe à l'eau. Il n'est pas pensable de recueillir un corpus de cette ampleur auprès d'un être humain de constitution identique à la nôtre sans un minimum d'engagement affectif, sans une relation de confiance et de respect réciproques. Nous ne sommes pas des machines à enregistrer. Heureusement nous avons des machines qui nous facilitent une certaine posture de distance, de rigueur intellectuelle. Par exemple, dans le cas de " Demain j'aurai mille ans ", le temps écoulé entre la période des enregistrements (1975-1989) et de la période de rédaction (1987-2000) est garant d'une certaine distance avec l'objet de l'étude. J'ai toutefois tenu à ce que ma subjectivité soit présente dans le livre au côté des textes de la collecte. C'est une question d'honnêteté intellectuelle. Mon postulat est le suivant : tout être humain quel qu'il soit est dépositaire d'un savoir unique. Pour le faire émerger, il faut créer les conditions de confiance et d'écoute rendant possible sa transmission. La construction d'un savoir plus universel, plus généralisant (plus objectif ?) n'est réalisable que par accumulation, superposition, confrontation de regards successifs sur ces savoirs subjectifs.

Etre universitaire le matin et clown le soir n'est qu'une question d'organisation du travail et de compression des heures de sommeil. Par contre, être admis chez les universitaires

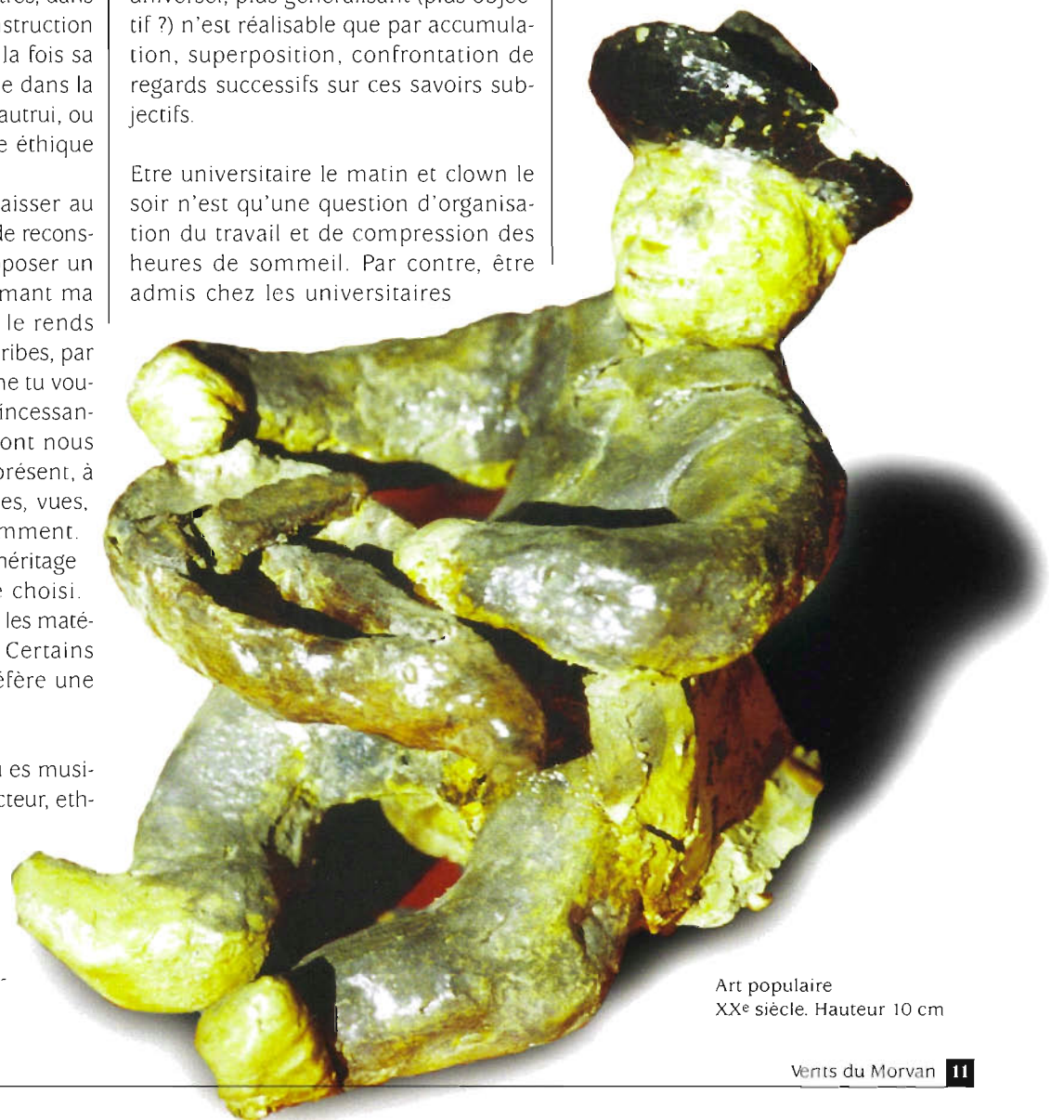
quand on est clown et vice versa, c'est une question de tolérance, et ça, c'est pas gagné d'avance.

P.L. : Au fait, pendant que j'y pense, Rémi, as-tu remarqué que dans " Demain, j'aurai mille ans " il y a " rai mi " ?

R.G. : J'entends bien " REMI " dans mon titre, mais " REMI LENT " treize ans de gestation, et aussi " DEUX MAINS " pour écrire cette parole d'OR !

P.L. : Ça c'est pas une réplique de " gambi " de la langue ! Bon pour en revenir au même passons à autre chose. Tu as explicité très clairement ta conception de la mémoire. Pourrais-tu nous dire dans quelle mesure, comment et pourquoi tu t'es engagé précisément sur ce territoire qu'est le Morvan ? Quels sont les cailloux qui marquent ton cheminement personnel ?

R.G. : Tu me vois en petit Poucet ? Il y a peut-être un peu de ça : un long chemin de retour, de réconciliation avec un



Art populaire
XX^e siècle. Hauteur 10 cm



quand votre parler populo fait rigoler les fils de notaires ; l'allure du corps, le goût des bois, à l'adolescence, quand les filles d'Anost ou des Settons préfèrent la langue et le style des cousins de Paris, plus " tendance ". Il y a ceux qui restent malgré les intempéries : les fins de repas autour de la table familiale pour la " Saint-Laide " (foire du 1^{er} septembre à Autun) quand les parents du Morvan chantent les vieilles chansons comme " le Trébeuchot ", le " José Frisanon ", ou " La Montagne " de Jean Ferrat. Ça, je l'aurai toujours à l'oreille. Et il y a ceux qu'on découvre avec le temps. Les pierres qui roulent dans l'accent de Bob Dylan, puis dans les

que la mode était en train d'enterrer, les Goguelat, Louis Jules, Alfred Ragoût... mais qui avaient l'énorme avantage sur les disques ou les partitions d'être toujours VIVANTS. Comment ensuite citer toutes les rencontres, danseurs, musiciens, chanteurs, conteurs, buveurs, ce long cortège de gens à la fois très ordinaires et si particuliers. Mention spéciale pour la " Tante Alice " de Cury, voisine chantante et conteuse, femme d'un caractère et d'une générosité à toute épreuve qui vous fait comprendre à la première visite que la musique, le chant ou le conte sont bien autre chose qu'une discipline artistique ou un répertoire spécialisé. Ce que vous apprendrez ici, c'est une façon de vivre, de voir le monde et d'être dedans avec les autres. Au-delà de Maurice Digoy, le livre veut garder mémoire pour mille ans de tous ces dépositaires de l'épopée du pied de chou.

À l'image de Maurice le paysan, homme de la parole, il me plaît d'associer aussi celle de mon voisin de table à la bibliothèque du Laboratoire d'Anthropologie Sociale, pendant mon année de DEA d'ethnologie à Paris. Ce vieux monsieur très digne et très discret, passant ses journées à rédiger avec une grande conscience professionnelle des fiches de lecture manuscrites, avait un visage connu ; sa photo figurait dans certains des ouvrages que j'étais en train de consulter : c'était monsieur Claude Levi-Strauss.

P.L. : Tu reprendras bien encore une petite question délicate pour la route ? On parle beaucoup d'identité à tous les niveaux et dans tous les sens. On a parfois même l'impression que chacun défend son fief sans prendre l'avis des manants. Est-ce que la notion d'identité interfère avec la politique ? Quels en sont, à ton avis, les enjeux pour l'avenir ?

R.G. : Aujourd'hui, avec la délocalisation de la production (mondialisation ou multinationalisation ?) et la mobilité exigée de la main d'œuvre, l'identité des personnes est de plus en plus mobile, portable, virtuelle,... précaire. L'identité se définit de moins en moins par la géographie. Pourtant la mémoire du clan et du territoire nourricier persiste en nous tous, nomades ou sédentaires, souvent sous la forme d'un univers un peu mythique, territoire de mémoire, pays des ancêtres, symbole d'une vie antérieure moins agressive envers la nature



lent trouver " sous les pavés la plage ". Je suis un pacifique, c'est connu, je n'aime pas jeter la pierre, mais je ne renie pas ce magnifique printemps de 1968, époque magique d'initiation à la vie, à l'amour, à la poésie, le cinéma, l'improvisation, l'analyse politique, l'esprit critique... Cette pierre là a marqué le début d'une réflexion sur l'ethnocentrisme dominant de notre société et en même temps une approche de réconciliation avec mon propre milieu populaire. " Je ne veux plus cracher dans la gueule à Papa " (Nougaro, Paris mai). Quand je suis arrivé à Dijon, à la fac, quelques semaines après le passage de cette tornade printanière, j'ai entendu par hasard sur les bancs de l'amphi quelque chose comme un air de famille, une façon de dire le français qui ressemblait à mon enfance, par une poignée de Morvandiaux égarés dans les arcanes de l'université. Ensemble nous avons entrepris une cure de désintoxication de la honte d'être nés quelque part. Le traitement a pris le nom d'une association : " Lai Pouèlée ".

Ensuite, les cailloux sont si nombreux que j'ai peine à choisir : René Zosso, le suisse philosophe vieillesse et diseur de poèmes qui m'a fait ressentir tout ce que nos cultures populaires (qu'on qualifiait toujours de folklore) avaient de richesse et de parenté dans le monde et dans le temps. C'est lui qui m'a renvoyé sur ceux

milieu familial trahi par des études trop " lettrées " pour un fils de saigneur (de cochons). Peut-être.

Alors les cailloux ? Il y a ceux qu'on perd tout de suite, en même temps que les billes : l'accent, perdu à l'école primaire dans les temps de lecture à voix haute,

et les êtres, un pays des sources. Le Morvan, pays de montagnes, de forêt et d'eaux vives, repeuplé par les chevreuils et les sangliers, en fournit une image idéale. Notre pari est de faire se renforcer la quête de mémoire de ceux qui sont partis et le désir d'exister de ceux qui sont restés. Ce qui me motive dans la construction d'une identité du Morvan au présent, c'est le tissage de liens d'amitié et d'engagement entre des femmes, des hommes, des enfants, des vieillards de tous milieux par le partage de souvenirs, de paysages, de gestes, d'odeurs, des sons, de formes, de lumières, de jeux et de saisons. Le conte est déjà en soi un art du voisinage : échanger entre générations ses histoires et ses savoirs, c'est déjà une forme de résistance passive à l'atomisation des rapports entre les hommes, à la généralisation de l'individualisme et de la concurrence. Peut-on dire que c'est un acte politique ? Pas dans le sens qu'a pris généralement aujourd'hui le mot politique : stratégie de prise de pouvoir avec le support d'une organisation. Le milieu associatif ne se situe pas sur ce terrain là. Je parlerais plutôt d'éducation ou d'initiation à la vie en société : participer à la vie d'une association, c'est un apprentissage de la tolérance, de la réflexion, du débat entre citoyens de libre opinion et de milieux sociaux multiples, réunis par l'exercice d'une passion commune.



À ce propos, il faut rappeler que le projet en cours de " Maison des Traditions Orales " (titre provisoire) s'appuie justement sur la volonté de quelques élus déterminés à promouvoir un développement global du Morvan au delà des limites administratives, des circonscriptions électorales et des allégeances partissanes. En voilà un enjeu pour l'avenir !

P.L. : Justement est-ce que tu peux, pour terminer, nous parler de ce projet qui tient à cœur à bon nombre de Morvandiaux. Ou en sommes nous de cette " Maison " à Anost ?

Vents du Morvan magazine témoigne de l'image que représente pour le Morvan l'expression culturelle autour de l'identité et des traditions. Dans le domaine de la musique traditionnelle, de la danse, du chant, de la langue, on dénombre plusieurs milliers de pratiquants amateurs dispersés dans une centaine de groupes ou associations locales : une quinzaine de professionnels; trois entreprises du spectacle; un réseau de cafés accueillant des musiciens : sept manifestations annuelles recevant plus de mille spectateurs et **générant une activité économique** significative.

Une des fonctions majeures du Parc Naturel Régional du Morvan est de permettre aux habitants et aux visiteurs de prendre connaissance des paysages, des activités et des traditions du pays en fédérant les initiatives locales autour d'un écomusée " éclaté " en plusieurs maisons à thème : la maison-centre autour des migrations ; la maisons du Seigle ; la maison Vauban ; la maison des Galvachers ; la maison de l'Élevage. Le but d'un écomusée est de faire comprendre les marques du passé pour saisir la réalité présente et imaginer des pistes d'évolution. C'est précisément l'orientation du mouvement associatif depuis plus de vingt-cinq ans, en particulier Lai Pouélée, l'UGMM et Mémoires Vives : recueillir la mémoire pour réensemencer le présent. Il était donc prévisible que ces deux logiques se rejoignent un jour. C'est arrivé : le Parc du Morvan envisage la création d'une nouvelle maison à thème autour des traditions orales, musique et langue, répondant ainsi aux vœux exprimés par les associations de se doter, sur le site de la Fête de la Vielle à Anost, d'une Maison ouverte en permanence, à la fois lieu d'accueil, d'information et de pratique et lieu de mémoire.

Les élus dont il a été question plus haut, le Ministère de la Jeunesse et des Sports et le Parc Régional du Morvan ont donné l'impulsion de départ en me confiant - dans le cadre de mes fonctions de soutien à la vie associative - une mission d'étude de six mois pour une définition technique du projet, en concertation avec les services administratifs, les collectivités et les responsables associatifs : état des lieux des pratiques, proposition de fonctionnement administratif et technique, programme architectural, plan de financement.

On s'oriente vers une proposition classique : maîtrise des travaux par la commune d'Anost, administration par une association de gestion composée de représentants des partenaires déjà cités, animation au quotidien par les associations porteuses du projet et réalisation de la muséographie par le Parc du Morvan. Dans cet objectif, la commune d'Anost a signé le 22 novembre dernier, une convention avec l'UGMM et Mémoires Vives : mise à disposition pour une durée de quinze ans du bâtiment communal abritant actuellement la Poste (déplacement prévu été 2001). Le bâtiment proposé par la commune d'Anost **permettrait d'installer sous le** même toit les locaux d'accueil et de présentation des productions, les salles d'exposition de l'écomusée, une salle de réunion-formation, des locaux d'archivage et de consultation, plusieurs salles d'activité et des locaux de stockage.

Il m'est impossible d'en dire plus à l'issue de cette première phase de mon travail qui a consisté essentiellement en consultations d'élus et de responsables des services administratifs. Je peux seulement indiquer que le projet rencontre un écho favorable auprès des élus du Morvan et que l'idée d'un service interdépartemental, mettant en réseau des antennes locales au sein des divers Pays, fait son chemin. Mais il est clair que les délais de réalisation de la Maison dépendront aussi, de façon essentielle, du degré de mobilisation de chacun, associations, musiciens, conteurs et habitants du Morvan, autour de ce projet.

P.L. : En voilà un beau projet ! Je peux pour ma part t'assurer que Vents du Morvan magazine soufflera de son mieux sur les braises de notre mémoire vive. J'ai eu grand plaisir à cette conversation et j'ai également grand plaisir, en ce début de millénaire de te dire merci Rémi et à demain... dans mille ans ! ■